placing the dead: tombs, ancestral villages, and kinship organization in madagascar

maurice bloch (1)

COMPTE-RENDU PAR PAUL OTTINO

L'ouvrage consacré à l'organisation sociale des Merina ruraux de catégorie (exclusivement) *andriana* et *hova* (aristocrates et roturiers) se divise en huit chapitres répartis en trois parties.

La première partie *The background to Merina rural society*, présente l'arrière plan historique, sociologique et culturel de la société merina, telle qu'elle a été récemment marquée par l'impact européen sous la double forme missionnaire et coloniale. A ce propos, la réinterprétation de faits historiques comme le *Ramanenjana* "manifestation d'hystérie collective" (1863), la révolte des *Menalamba* (1895) (et, sans doute, de la même façon, les révoltes plus récentes), en tant que réactions exacerbées de défense contre l'irruption forcée et l'imposition de valeurs étrangères destructrices des valeurs ancestrales, est éclairante. De même la comparaison de ces mouvements politiques avec les *"Ghost dances"* d'Amérique du Nord ou encore le rapprochement plus osé fait entre, d'une part, les *mpakafo* ou *mpakarà* (preneurs de coeur ou de sang) assimilés aux Européens (réputés se nourrir de forces vives des malgaches) et, d'autre part, les *cargo-cults* mélanisiens, formes différentes d'une même protestation dans l'imaginaire contre la puissance économique des étrangers, sont extrêmement riches. Dans le domaine de l'étude du système des valeurs, l'opposition entre les concepts de *Malagasy* et des *Vazaha* (étranger) développée par Bloch, est fondamentale.

Dans la même partie, l'étude de ce que l'auteur appelle la société des ancêtres donne l'image d'une société idéale où le désir de rester *chez soi*, sur la terre ancestrale : le *tanindrazana* et *entre soi*, de se "retrouver vivant dans une même maison et mort dans un même tombeau" pousse à une très forte endogamie. Il en résulte que les groupements locaux sont des groupements familiaux et que les voisins avec lesquels on vit et on travaille sont des parents. Le troisième chapitre qui clôt cette première partie et annonce le reste de l'ouvrage est la description du village d'Ambatomanoina dans la région d'Anjozorobe (à environ 80 km au Nord de Tananarive) où l'auteur a passé la plus grande partie de son séjour de 18 mois. Cette description d'une société rurale réelle, située *hors de l'Imerina historique*, est l'antithèse de la description idéale précédente de la société des ancêtres telle qu'elle existait dans l'Imerina historique. Désormais, les paysans qui ne vivent pas dans leur *tanindrazana*, sont obligés de part les impératifs de l'existence de nouer des liens d'entraide et même des liens matrimoniaux avec des voisins qui, comme eux venus d'ailleurs, d'autres *tanindrazana*, ne sont pas des parents.

---

(1) Seminar Press, London and New-York 1971, 241 pages, Glossaire, Bibliographie, index, 16 photographies.

Le paysan merina vivant hors de l'Imerina historique où se trouvent tous les *tanindrazana* originels est aussi pris dans un dilemne et c'est ce dilemne, cette contradiction entre deux exigences irréconciliables de maintenir le lien avec le *tanindrazana* (deuxième partie) et, en même temps, inévitablement de le briser (troisième partie) qui constitue le thème de l'ouvrage. En effet, dans une société extrêmement hiérarchisée au sens de Louis Dumont (*Homo hierarchicus*) où la référence à un *tanindrazana* de l'Imerina ancienne détermine le rang et le statut, le Merina ne peut conserver son identité sociale qu'en faisant la preuve de ses liens avec un *tanindrazana*. Dans le même temps, en sens inverse et d'une manière tout aussi impérieuse, les nécessités le mettent dans l'obligation de créer de nouveaux liens, d'abord des liens de coopération, puis plus tard des liens d'alliance matrimoniale, avec des étrangers, liens nouveaux, qui, inévitablement à terme, auront pour effet de rompre les liens originels.

Le maintien des liens avec le *tanindrazana* est étudié dans la deuxième partie. A cette occasion, Maurice Bloch insiste sur les rapports entre la terre ancestrale, le tombeau et la parenté. La terre, comme partout dans le monde malayo-polynésien, est un des éléments constitutifs de la parenté au même titre que la descendance. Dans l'ordre idéal, les *foko* jadis, aujourd'hui les *fianakaviana*, sont à la fois des groupements de descendance et de résidence, c'est cette double exigence qui incite l'auteur, pour les caractériser, à parler de *dème* (mot qu'il emprunte à G.P. Murdock, mais qui se trouve déjà avec ce sens dans Platon). La grande originalité des groupements de parenté merina tient à ce que leur cohérence est davantage fondée sur un objet matériel - ici le tombeau - que sur une idéologie de descendance. Dans ce type d'organisation, le tombeau joue un rôle essentiel et les funérailles et les *famadihana* sont les principales occasions où les parents *havana*, membres des mêmes *fianakaviana*, autrefois co-résidents, aujourd'hui largement dispersés, peuvent se retrouver et réaffirmer leur unité.

Ces hauts moments, occasions de dépenses considérables, ne peuvent être que lointainement épisodiques. Au contraire, dans la vie rurale, les paysans sont en relation quotidienne avec leurs voisins. Ces voisins on l'a dit, rattachés à d'autres tombeaux, à d'autres *tanindrazana* ne sont pas des parents. Pourtant, l'idéologie de la parenté est si forte que, par fiction, ils sont considérés comme s'ils étaient des *havana mpifankatia*. Les liens au départ fictifs se doublent inévitablement de liens matrimoniaux conduisant à la constitution de nouveaux *fianakaviana* et de nouveaux groupements locaux à idéal endogame. On comprend à ce point que cela emporte une rupture avec le *tanindrazana* originel. L'auteur étudie donc en détail le mariage et la constitution de nouveaux réseaux matrimoniaux que, rapidement, la même préférence statistique pour les unions endogames tend à refermer sur eux-mêmes. Dès lors, de nouveaux groupements locaux se trouvent constitués et cette troisième partie se termine sur le mouvement final qui est la rupture avec les *tanindrazana* d'origine, rupture en quelque sorte consacrée par l'édification de nouveaux tombeaux constituant désormais de nouveaux points d'ancrage des groupes sociaux hors de l'Imerina historique.

Il n'est pas possible dans un premier compte-rendu nécessairement hâtif, d'insister sur l'apport anthropologique. Maurice Bloch considère la société rurale merina comme organisée sur un principe résolument cognatique, bien qu'il note à plusieurs reprises en matière de descendance, une préférence pour un principe patrilinéaire ou virilocal. De ce point de vue, le contraste avec la société Merina décrite par G. Condominas *(Fokonolona et collectivité rurales en Imerina)* est total. Pourtant, si G. Condominas avait trop

insisté à mon sens sur le principe lignager - quasi inexistant en Imerina - (plus que sur un principe de filiation), il n'en est pas moins certain que la société merina est fortement influencée par une idéologie qui fait des hommes les maillons et pièces fortes des groupements sociaux. A mon sens, pour que la société puisse valablement être caractérisée comme cognatique ou indifférenciée, il faudrait que les deux sexes soient culturellement et socialement sur le même plan. Or, ce n'est pas le cas. Cependant, il est vrai que dans la structure du système merina (comme dans celles des systèmes indonésiens et euro-américains), rien ne s'oppose à ce que les deux sexes puissent effectivement être mis sur le même plan. Cela est possible dans certains cas, ou contextes, comme par exemple dans celui d'Ambatomanoina étudié par l'auteur. Là, comme sur les franges peu peulées qui entourent l'Imerina ancienne, les exigences du peuplement et les nécessités de recruter des membres de la parentèle venant grossir l'effectif des premiers immigrés, sont évidemment beaucoup mieux servis en un principe cognatique infiniment plus souple qu'un principe d'unifiliation.

Il reste un dernier point très important. D'une manière décisive, Maurice Bloch montre que le type d'organisation sociale merina se rattache aux types représentés dans le vaste domaine malayo-polynésien. A cet égard, il est sûr que les sociétés à type d'organisation "indonésienne" de l'Imerina ou du Betsileo, n'ont rien de commun structuralement avec les sociétés lignagères de la côte, en particulier avec les sociétés de l'Ouest Sakalava caractérisées par un type d'organisation très nettement bantou.